

LE DRAPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26

LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

UNE NOUVELLE INFAMIE

Il y a quelques jours, c'était le 31 août, la citoyenne Valentine Clairiot fut assaillie d'une manière honteuse par trois bandits, qui la saisirent violemment, la renversèrent à terre, et finalement se disposaient à l'entraîner dans le bois de Vincennes; pourquoi faire?

On frémit d'indignation à ce point d'interrogation qui se pose! Pourquoi faire? Ah! on le sait maintenant, ce qu'ils voulaient faire de cette femme de prolétaire les coquins! Ils voulaient probablement la mettre au fait du nouveau métier auquel ils la prédestinaient.

Tout d'abord, il semble que la magistrature devrait sévir vigoureusement contre un pareil outrage. Eh quoi! Trois hommes, trois bandits armés de triques se ruent sur une jeune femme et l'entraînent du côté d'un bois; les compagnes de la malheureuse Valentine Clairiot font ce qu'elles peuvent pour délivrer leur amie, elles sont repoussées à coups de bâton et ce combat se prolonge jusqu'à l'arrivée... de la police peut-être?

Allons donc! naïfs, à qui viendrait cette pensée. Cinq braves citoyens se portent sur les lieux de la lutte, s'emparent de deux des vauriens entraînant d'accomplir leurs prouesses de lâcheté et... les conduisent au bureau du commissaire de police.

Les citoyens libérateurs de la pauvre Valentine font leur déposition, les deux gredins qu'ils avaient amenés là font la leur aussi.

Ce devait être certainement quelques forçats en rupture de bans, quelques rôdeurs de barrière comme il en passe quelquefois en police correctionnelle avec 15 ou 16 condamnations? Point du tout! tous deux sortirent tranquillement de leur poche une carte d'agent. Agent de quoi? agent des mœurs!! et cela a suffi pour leur ouvrir, grande, la porte du commissariat que, *légalement*, ils n'auraient dû franchir que menottes aux mains et bien escortés.

Agent des mœurs! à ces mots, tout tombe, et la colère du commissaire de police et les foudres de la justice. Et dire que jusqu'à ce jour nous n'avons pas songé sérieusement à écraser cette vermine-là!

La citoyenne Valentine Clairiot a rédigé une plainte adressée au procureur de la République, plus de 40 témoins de cet ignoble forfait l'ont apostillée de leur signature;

cela était bien inutile, car dans quelque temps, on parlera de l'attentat Clairiot, comme de l'attentat Eyben et Bernage, et comme pour ces deux derniers il n'y aura fait justice qu'au jour de la grande justice révolutionnaire.

La police des mœurs, la prostitution ont dit et disent encore les gros bonnets du gouvernement, sont un mal, nous le reconnaissons, mais un mal nécessaire.

Ah! nous comprenons que pour vous ce mal soit nécessaire; car il faut bien, n'est-ce pas, que votre activité corporelle s'épuise d'une manière ou d'une autre, et comme ce n'est pas au travail que vous la dépensez cette activité, vous êtes trop fainéants pour cela, vous trouvez bon, après manger et boire, quand vous avez la bedaine pleine et les joues enluminées par l'alcool, d'aller un instant vous vautrer dans l'orgie que vous a préparé... la police des mœurs!

C'est pour cela que vous laissez tout faire, c'est pour satisfaire vos passions bestiales que vous soudoyez des coquins qui ne craignent pas de traîner et de terrasser nos femmes ou nos sœurs!

C'est pour que, dans vos moments de lubricité, vous ayez toujours, sans presque vous déranger, des machines à plaisir! C'est bien pour cela, dites? c'est bien pour cela, puisque vous l'avouez vous-mêmes.

Ah! toutes ces infamies sont nécessaires, dites-vous! Nous pourrions vous prouver le contraire, mais pour le moment, nous voulons bien dire comme vous.

Ce mal est nécessaire! Eh bien, puisqu'il est impossible de s'en passer, nous vous disons: Depuis que l'impôt de la chair à plaisir existe, c'est nous, classe de prolétaires, qui payons. Aujourd'hui que nous sommes décidés à nous débarrasser de votre autorité et que la Révolution est imminente, nous vous avertissons que ce jour-là nous changerons le personnel des lupanars, lieux de plaisirs et de débauches, vos endroits favoris, et ils ne contiendront plus de filles ou de sœurs d'ouvriers, nous les remplirons de filles de barons de la finance, de nièces de marquis, de jeunes sœurs de banquiers, etc.; nous les remplirons des vôtres, entendez-vous saligauds que vous êtes. Et alors ce jour-là, si vous continuez à dire: c'est un mal nécessaire; avec vous, nous dirons encore: oui.

Les citoyennes Eyben, Bernage et Valentine Clairiot seront vengées, car la tourmente révolution-

naire passera par là comme ailleurs, et vous le savez, le nombre est innombrable de ceux qui crient: Vengeance!

Une Exécution méritée

Le 3^e bataillon du 134^e régiment de ligne était surrommé le bataillon de fer, son commandant Sénau était certainement un des hommes les plus cruels de l'armée française: souvent aux arrêts pour son inconduite, Sénau s'en vengeait en malmenant les officiers de son bataillon, qui, eux, étaient obligés de se rattraper sur les hommes. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, c'est ce qui arriva, le vendredi 5 courant, à 3 heures du soir: pendant l'exécution de l'exercice de tirailleurs, un justicier, comme il s'en trouvera toujours pour détruire les brutes, lui envoya une balle dans la tête.

Une enquête, ouverte immédiatement n'a amené aucun résultat: tant mieux!

Allons, jeunes soldats! suivez cet exemple, et bientôt, croyez-nous, vous aurez résolu cette réforme tant désirée: la suppression des armées permanentes.

Toutes nos sympathies au vengeur du 3^e bataillon du 134^e.

Un ex-réserviste ayant apprécié Sénau.

DU PAUPÉRISME

Combien d'années se sont écoulées, sans que ce grand problème de l'extinction de la misère ait été résolu! Combien de promesses, de discours de nos hommes de presse et de tribune ont abasourdi les oreilles des victimes de l'ordre social actuel? Combien de papiers noircis par nos économistes; de palliatifs mis en pratique par les entrepreneurs de réformes de tout acabit, sans que le moindre bienfait se soit fait sentir parmi la classe des déshérités.

La Misère! Qui de nous n'en a pas été la victime?

Nous la voyons tous les jours se dessinant sous des formes plus hideuses que jamais.

Lorsque la famille devient trop nombreuse, que le travail a manqué, par suite du chômage ou d'une grève entreprise contre la rapacité du patron; que la neige couvre la terre, que le charbon avec lequel vous pouviez réchauffer vos échinés engourdis par le froid et la faim est épuisé, quelles angoisses viennent torturer le prolétaire, logé dans un taudis malsain, ouvert à toutes les intempéries, lorsque sa femme, accablée par les privations, par toutes les infirmités, conséquences fatales de la souffrance, ne peut offrir que ses larmes à son compagnon de misère.

Que, par suite de cette situation critique, il lui est impossible de rembourser ce qu'il a pu, dans un moment de gêne extrême, avoir emprunté; que, sur une notification lugubre d'un huissier, on saisira ce qui lui appartient, parce qu'il n'a pu payer son propriétaire, ces meubles

qui ont coûté tant de fatigues, pour lesquels il a fallu se priver sur les besoins du ménage, seront vendus avec une cruauté sinistre pour le profit du monopoleur.

Allons! travailleurs, n'y a-t-il pas assez d'iniquités dans cette société marâtre pour que vous leviez une bonne fois pour toutes le drapeau noir de la misère et de l'insurrection prolétarienne?

Dans la République romaine, si la misère ne se montrait pas suppliante, elle savait s'agiter dans les émeutes. Entre les plébéiens et les patriciens (1) la guerre était continuelle, car la propriété terrienne ne cessait de se concentrer entre les mains des Appicius.

Qu'arrivait-il alors? Les patriciens effrayés cherchaient à conjurer l'orage, en amusant, comme toujours, le peuple par de vaines promesses. Lorsque le tumulte grossissait, ils l'apaisaient par des distributions gratuites de blé, d'huile, de légumes, et même on cédait parfois des lopins de terre à quelques pauvres favorisés.

Chez les Romains, trois classes formaient la population, les possesseurs ou patriciens, les non possesseurs ou guerriers et les esclaves. Les deux premières classes, ne produisant pas, constituaient la classe des oisifs, vivant au détriment des esclaves devenus producteurs.

Chez nous, comme chez les Romains, la majorité des producteurs est exploitée par une infime minorité appelée bourgeoisie, devenue la maîtresse de par la propriété qu'elle a accaparée. Sans passer en revue les diverses étapes de la société ancienne: le *patriciat*, le *régime des castes*, le *servage*, la *royauté nobiliaire*, nous voyons la *jacquerie* qui sème la terreur d'un bout à l'autre de la France, brûle les châteaux seigneuriaux, pend ses propriétaires, etc., semant ainsi l'esprit de révolte, qui préparait la décapitation de la royauté du droit divin et de la féodalité.

Nous voyons la Révolution française de 1789 supprimer le servage, abolir les dîmes et redevances dues aux seigneurs, puis, les Etats généraux, poussés par l'impulsion de la multitude, décrètent, dans la nuit du 4 août, l'abolition de l'autocratie royale, et l'avènement de la bourgeoisie au pouvoir, et quoi qu'en disent nos historiens bourgeois, on s'entretient avec un enthousiasme peu réfléchi de cette génération de 89, des grandes réformes qui furent opérées, du changement des institutions: *mensonge! mensonge!*

Cette tourmente ne fut que le triomphe du Tiers-Etat, et le rétablissement de l'ancien régime sous une autre forme. Une forme plus moderne, conforme à la spéculation, au progrès commercial et flibustier.

Nous nous apercevons, aujourd'hui, que les libertés politiques dont on nous berce depuis 80 ans, ne sont qu'un leurre. Que toutes les formes de gouvernement se succèdent les unes aux autres: *Monarchie absolue ou de droit divin, constitutionnelle, République conser-*

(1) Ceux-ci, possesseurs de nombreux esclaves, avaient monopolisé les terres et les arts à leur profit. Les esclaves, devenant agriculteurs, et fournissaient à leurs maîtres une très grande production. (*Extinction du Paupérisme*, par le prince de Monaco.

ratrice, démocratique, sans changer l'état de choses dans lequel nous croupons.

Beaucoup d'économistes, entre autres : Malthus, J.-B. Say, Bastiat et Garnier, attribuent ce malaise à l'accroissement de la population.

Ils cherchent à persuader au peuple la prudence du mariage, l'économie et le reste, ils concluent que la misère est une fatalité naturelle contre laquelle on ne peut rien.

Aujourd'hui, il est prouvé, par le progrès industriel, que, contrairement à la doctrine des économistes, les produits ont quadruplé et que la population n'a pas doublé.

Donc, le malaise ne peut être attribué à l'excès de population, et point n'est besoin pour cela d'enfanter des guerres pour rétablir l'équilibre.

Ces crises équestres, comme celle que nous traversons, sont dues à la surabondance des produits, et non à la politique, comme cherchent à le faire croire les politiciens de tout poil. Oui, la misère vient de la monopolisation des capitaux, du perfectionnement de l'outillage industriel, qui entraîne fatalement la concurrence, livrant ainsi la société aux mains du plus voleur; et de ce progrès mécanique, qui fournit de plus forts dividendes aux capitalistes, il en découle une diminution de travail, et partant les chômages.

Donc, s'il y a élimination de travailleurs, il y aura diminution de consommation, engorgements de produits, nouveaux renvois d'ouvriers et nouvelles hécatombes de la faim. Dans tous les pays industriels, les mêmes causes engendrent les mêmes effets : concurrence illimitée, surproduction, encombrement, banqueroute, puis, quand un certain nombre sont morts sur le champ de bataille, ou décimés par la famine, le travail renaît avec plus de vigueur, jusqu'au moment où une crise nouvelle se reproduit, entraînant à sa suite le même cortège de maux, de ruines et d'immoralité. A cette trop grande extension du machinisme créé par le système capitaliste, il y a un terme fatal, et c'est aux travailleurs d'y songer s'ils ne veulent rester à l'état de machine, ou de chair à canon; s'ils veulent enfin que les progrès de l'industrie ne se retournent plus contre eux.

Toutes les réformes ou palliatifs employés jusqu'à ce jour, depuis le saint-simonisme, les ateliers nationaux de Louis Blanc, jusqu'au suffrage universel de 48, n'ont fait qu'accélérer la marche du krack financier et industriel, et n'en déplaise à nos radicaux, qui crient à tue-tête : le peuple est souverain, qui prétendent qu'il suffit de reviser la Constitution ou de renverser un ministère pour abrégé le mal : La société actuelle est scindée en deux camps, celui des exploités et celui des exploités, et, au point de vue politique, il est matériellement impossible aux renégats du Palais-Bourbon de faire des lois contre leurs intérêts particuliers, car tous sont propriétaires, actionnaires de compagnies de chemins de fer, ou présidents, vice-présidents, etc. de sociétés financières, et ces gens, qui, issus du suffrage universel, représentent le peuple souverain, n'en sont pas moins des exploités !

Puis, qu'est-ce que la souveraineté ? C'est, dit-on, le pouvoir de faire des lois (1). Absurdité renouvelée du despotisme, avec la brutalité en moins et la tartuferie en plus.

Depuis quatre-vingts ans, on ne prêche que la réforme et on ne fait que des promesses qui ne sont jamais tenues. Peu importe, qu'on nous donne des libertés politiques illimitées. Est-ce que l'organisation économique de la société en sera amendée pour cela. Dans la pratique, n'importe quel Etat républicain, conservateur, radical même, est une blague monstrueuse, car il est le défenseur de la propriété, de laquelle dérive tout le mal; l'incarnation de l'autorité que nous voulons démolir. Ce qui entretient les préjugés, l'ignorance dans la masse, c'est toujours l'autoritarisme; le jour où les travailleurs auront conscience de leurs forces, ils ne craindront plus de mettre leurs mains calleuses sur la sacro-sainte propriété.

Toute l'organisation hiérarchique du pouvoir : juges, gendarmes, soldats, policiers, députés, ministres, gens qui coûtent si cher, comme entretien, et si nuisibles comme besogne, disparaîtront alors

pour faire place nette à la liberté, au contrat libre.

Il suffit pour cela que nous n'allions plus nous faire casser la figure, pour n'importe quel genre de politiciens, et sachons bien que notre émancipation ne sortira pas d'une révolution ayant pour but de changer la forme du gouvernement.

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, dit un proverbe. Rien n'est plus vrai, surtout en ce qui concerne l'organe de M. Hébrard, sénateur. Il est juste de dire que ce sont ceux-là qui entendent le mieux ! Enfin, il a parlé, le Temps. Est-ce pour réfuter nos théories ? Est-ce pour répondre à notre mise en demeure ? Est-ce pour réduire à néant les assertions de nos articles ?

On pourrait, en effet, le supposer. Mais, non, vous l'avez tous deviné, compagnons, c'est encore une fois de plus pour nous insulter. Vous direz que nous y sommes habitués. C'est vrai, une injure de plus ou de moins cela ne fait rien, et n'y paraît guère dans le nombre. Cependant une goutte d'eau fait déborder le vase. Le vase est-il plein, je ne saurais le dire : Le Temps ne le pense pas puisqu'il a le droit de nous injurier à nouveau, mais il ne fait qu'injurier, et pas autre chose, puisqu'il ne peut nous contredire. Nous avions bien raison de dire dans notre dernier numéro que ces gens-là qui nous tombent sur le dos avec tant de haine ne sont que des incapables ! Vraiment le Temps a atteint cette fois-ci le comble de l'ignorance, il ignore les choses qu'on lui met sous le nez ! Faut-il, encore une fois, faire une petite réponse aux insanités nouvelles, corrigées et augmentées, de la grande feuille politicienne ? Non, il y en a assez d'écrit sur son compte dans ce journal.

Relèver quelques perfidies, quelques menaces, quelques grossièretés, doublées d'infamies et de mensonges, rien n'est plus excellent, mais nous en avons relevé assez pour l'instant et nous laisserons bayer, à son aise, le grand canard parisien.

Ah ! certes, malgré tout, nous aurions bien voulu discuter loyalement, sérieusement, scientifiquement, sans parti-pris de part et d'autre ; nous aurions voulu soulever une polémique ardente, sans doute, mais surtout sincère, efficace pour les doctrines en contradiction, et par conséquent une discussion « honnête et sage », comme disent les polémistes parlementaires et juridiques ; nous étions prêts, quant à ce qui nous concerne, à entrer dans le débat avec la plus grande urbanité. On aurait pu croire que le Temps aurait accepté l'exposé réciproque des théories adverses, sans toutefois s'engager dans des controverses sans fin. Car, en somme, est-ce nous qui avons parlé tout d'abord de discussion contradictoire ! Non, c'est l'organe officiel du ministère actuel qui nous l'avait proposé, dans un moment de fausse bravoure ; et nous avions sans tarder accepté le défi. (Voir les nos 3 et 5.)

Il est inutile donc de continuer à s'entretenir des élucubrations des bourgeois-gouvernants qui s'étalent sur les immenses feuillets du Temps. Nous avons remué assez ces ordures : ça pue !

PENSÉES D'EXIL

Triste et rêveur depuis plusieurs heures déjà ; le menton appuyé dans la paume de la main gauche, le proscrit songe... Et à quoi donc peut songer un exilé ?

Beaucoup diront : peut-être à une mère bien-aimée, qui a sans doute perdu l'espoir de revoir son fils ; peut-être à une sœur regrettée, qui a partagé ses premiers sourires, ses premières joies d'une enfance commune ; peut-être à une femme éplorée, à des petits qui à chaque instant réclament le père.

Non, tout cela, l'amour filial, fraternel, conjugal même, finissent peu à peu à s'éteindre du cœur, pour ne rentrer qu'en second plan, dans la vie même du proscrit.

A quoi peut-il donc songer ? Il songe à une idée fixe, invariable, qui pour lui est tout : l'amour et la haine, l'espoir et la désespérance !

Hier pour lui n'existe plus ; aujourd'hui,

quoique long, passera sans qu'il se soit douté qu'il ait existé ; mais demain ? mais l'avenir ? Ah ! l'avenir ! voilà ce qui pour lui remplace les douces illusions d'autrefois, les vieilles amitiés oubliées. Amis, parents, familles, tout disparaît, tout s'éteint, tout meurt ; pour faire place à l'idée, demain.

Que sera demain, comparativement à ce qu'est aujourd'hui ?

Voilà la grande question que se pose dans la solitude l'exilé français, votre ancien compagnon.

Aujourd'hui nous le connaissons, c'est, en deux mots, l'ouvrier qui se tue au travail pour rapporter à la famille quelques pièces de cinq francs, que la ménagère s'empresse de distribuer un peu partout pour boucher les trous de cette loque qu'on appelle la misère ; c'est aussi le chômage, avec ses conséquences, c'est-à-dire la maladie, la faim et le désespoir et souvent le suicide. Cela est triste, noir, et par-dessus tout : cruellement bête.

Demain sera, et il faut qu'il soit, le contraire d'hier, d'aujourd'hui ! Il faut que demain les ouvriers fassent l'inventaire des richesses sociales ; ces richesses ont été créées par eux, par leurs pères, elles leur appartiennent, qu'ils s'en emparent donc ! hardiment, sans bruit, sans fanfaronnerie. Qu'ils en admirent l'immensité, et qu'alors chacun prenne ce dont il a besoin ! Qu'on ne se gêne pas ! Il y a des produits pour satisfaire tous les besoins, toutes les fantaisies, tous les caprices même ; et quand tous les besoins, toutes les fantaisies, tous les caprices seront satisfaits, soyez certains qu'il y aura encore un stock de richesse sociale d'une valeur assez grande pour faire damner tous les Jacomets de la magistrature. Le stock de richesse produite est tellement grand à l'heure actuelle, que les détenteurs de la richesse sociale nous pardonneraient volontiers de leur avoir fait un emprunt forcé (quelque grand qu'il soit), pourvu toutefois qu'on leur abandonne le reste.

Mais il ne faut pas que demain nous nous contentions de renverser l'état de choses existantes et profiter d'un moment où le système tyrannique sera rompu pour nous mettre à l'abri de la misère pour quelques jours seulement ; car demain, pour nous, c'est l'avenir, c'est le reste de notre existence, c'est la vie de nos enfants et de nos petits-enfants. Qu'on y songe ! Agir ainsi serait ne rien faire ; il faut absolument en finir.

Certes, il pourra se faire que le jour de l'inventaire quelques gros ventrus grincheux essayent de s'opposer à la prise de possession de la richesse sociale en disant : cela m'appartient ! Mais comme nous savons qu'à l'ouvrier il n'appartient rien ! Le ventru en question ne peut être que le détenteur de richesse dont il n'est pas le créateur. Vite alors ! qu'on prenne une bonne corde et qu'on l'accroche à la première branche, au premier reverberé venu ! Plus de voleurs !

Mais pour arriver au grand jour de l'inventaire, c'est-à-dire de la liquidation sociale, il y a certainement quelque chose à faire, et ce quelque chose le voici :

Que chaque révolutionnaire anarchiste se fourre bien dans la tête qu'il ne suffit pas de dire et de crier à tout venant je suis révolutionnaire, etc.

Qu'on se taise, au contraire, et qu'on donne les quelques instants de repos dont on peut disposer à l'étude de la chimie.

Pour renverser le vieux monde, il faut autre chose que des paroles ; il faut une force, cette force on la trouvera dans la science pyrotechnique ; depuis quelques temps on a des données de fabrication ; qu'on s'en serve !

Et que diable, nous avons bien commencé, il nous faut bien finir !

A l'œuvre donc ! et surtout au travail scientifique.

Il y a quelque temps, je fis rencontre d'un ancien compagnon d'Orsini ; il était vieux, malade et malheureux, je le gardai quelques jours auprès de moi et j'obtins de lui la fabrication des bombes Orsini, c'était lui même qui les fabriquait. Le système est simple et tout le monde peut en faire.

Le voici :

Prenez un litre, garnissez le fond jusqu'au tiers de découpures de cuivre, de verre pilé en assez gros morceaux, et de plomb de la grosseur d'une balle coupée en quatre, puis tassez bien, et alors remplissez le deuxième tiers du litre de bonne poudre, poudre brisante, si vous en avez, puis à cette poudre adaptez-y une mèche poudrée, devant brûler, depuis son

point de départ, jusqu'à la poudre, la valeur d'une bonne minute. Vous garnissez le troisième tiers du litre de la même substance que le fond et vous bouchez votre litre fortement, en tenant compte du passage de la mèche. Puis alors vous composez votre bombe de la manière suivante :

On enveloppe toute la bouteille d'une toile forte et grossière (en prenant toujours soin de la mèche), on ficelle fortement cette toile avec du fil de laiton, puis on mouille la toile avec de l'eau froide, pour éviter l'échauffement et ensuite on trempe dans un bain de goudron. On renouvelle sept fois cette opération, en ayant soin chaque fois de mouiller la toile. On obtient ainsi une bombe capable de détruire environ 90 à 100 hommes.

Il m'enseigne encore le moyen d'arrêter net la cavalerie ; le moyen est aussi simple qu'ingénieux.

Faites d'abord un modèle de ce genre (il vous facilitera le moyen d'arriver juste). Prenez un bouchon que vous coupez tout rond et dans lequel vous enfoncez cinq épingles, que vous piquez de telle sorte que de quelque côté que vous tourniez votre bouchon il y ait toujours deux épingles, presque droites.

Lorsque vous avez réussi, prenez un morceau de plomb, gros comme une noisette, enfoncez-y cinq pointes, comme votre modèle, aiguisées les bouts. Il suffit d'en jeter une trentaine dans la rue pour arrêter net un régiment de cavalerie. Le cheval piqué par un de ces engins ne reposera la patte à terre que lorsqu'on l'en aura débarrassé.

COCU !!!

Tous les compagnons qui ont suivi avec attention les comptes rendus de la presse sur les procès anarchistes, ont remarqué quel rôle important la police a joué comme témoin à charge.

Tantôt ses agents étaient appelés à renseigner le tribunal sur les antécédents d'un compagnon, soit comme travailleur ou comme père de famille.

C'est assez grotesque de voir des hommes ne touchant jamais un rabot, ni une lime, ni même un métier de tisserand, venir déclarer que tel accusé est un bon travailleur ou un mauvais travailleur. De tels juges devraient au moins avoir les aptitudes nécessaires pour apprécier la valeur d'un compagnon ; mais non, on les croit sur parole ces parasites vivant avec l'argent venant nous ne savons de quelle source ; parfois ils sont payés sur le produit de la taxe que prélève la police sur ces malheureuses files publiques, victimes de notre organisation sociale. Tantôt, c'est encore sur les ignobles amendes qu'ils infligent sur les pauvres malheureux qui luttent du matin au soir contre la faim en vendant quelques produits alimentaires.

Passons rapidement et arrivons à notre amusante histoire ; lorsqu'il s'agit de fournir des renseignements sur la moralité d'un accusé, si par exemple : il vit en bonne intelligence avec sa femme, ou bien si les deux époux se sont quittés, quelle a été la raison ? Oh ! alors, les détails ne manquent pas ; on grossit le moindre point noir, et bientôt la réputation du malheureux accusé change de couleur et devient d'un noir foncé.

Seulement, ceux qui fournissent ces renseignements oublient de parler de leur moralité, de la mettre dans la balance de la justice et voir laquelle des deux, celle de l'accusé ou du policier est la meilleure.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple : nous connaissons un commissaire de police, cité comme témoin à charge dans un procès anarchiste, qui ferait bien de soigner son ménage, au lieu de se mêler de celui des autres.

Voici dans quelles conditions il possède une femme, qui est douée de certains appétits voluptueux, la conduisant à mettre sur la tête de son mari le plus bel ornement que possèdent certains animaux du parc de la Tête-d'Or. Il arrive que cette coiffure reste plusieurs mois sur la tête de ce malheureux mari. Etre habile policier ! et se laisser jouer aussi naïvement, c'est un peu trop violent.

Avoir souvent eu à constater des flagrants délits et ne pouvoir opérer pour son compte, c'est le comble de l'imprudence. Pourtant, votre ami, le fonctionnaire Y..., est un assidu. Veillez donc,

(1) Qu'est-ce que la propriété, ch. I, p. 30, P. J. Proudhon.

maître X..., et laissez-nous étudier le problème social; vous avez besoin de rester chez vous pour quelque temps, c'est le seul conseil que nous avons à vous donner. Car, après avoir été cocu, si vous deviez être battu par les anarchistes vous ne seriez pas à plaindre, vous l'auriez bien cherché.

Ainsi, suivez notre conseil, et un peu moins de zèle vis-à-vis de nos compagnons.

Le capitaine Clouet, dit *Gueule-Brûlée*, du 75^e de ligne, tient à faire parler de lui. En effet, on se rappelle qu'il y a trois mois, nous avons raconté dans la *Lutte* que cette brute avait fait arrêter un citoyen, qui n'avait pu retenir son indignation en voyant maltraiter les soldats qui étaient de passage à Lyon, pour se rendre à Vienne, où actuellement ce bataillon auquel appartient cet ignoble capitaine tient garnison.

On croyait que tout cela serait fini, mais pas du tout, il paraît que l'armée française ne veut pas qu'un citoyen puisse dire quelque chose devant un capitaine qui a le devoir de défendre la patrie. (Eh, après tout, ces gens-là sont des patriotes tout comme le général Eudes). Les enjuponnés, d'accord en cela comme toujours avec l'armée, viennent de condamner ce citoyen à un mois de prison.

Est-ce que le justicier du commandant Sénaux ne trouverait pas des imitateurs dans le 75^e de ligne? Il faut espérer que cela pourrait bien arriver!

CAUSERIE INTIME

Un collectiviste possibiliste du parti ouvrier de Paris, le citoyen Allemane, tombant, dans sa tournée oratoire en province, chez un anarchiste. Après réception et convenances d'usage, ils eurent l'entretien suivant:

L'anarchiste. — Et puis! citoyen, est-ce que le groupement du parti ouvrier marche à souhait, à Paris?

Le collecto. — Hum! hum! hum! (d'un air peu satisfait) Et ici, ça va-t-il le groupement.

L'anarchiste. — Le groupement va à merveille, ici, seulement c'est le groupement anarchiste.

Le collecto (étonné). — Que me dites-vous-là, c'est pas possible. Je savais bien qu'il y avait quelques anarchistes ici, mais je ne les croyais pas nombreux.

L'anarchiste. — Comment ça se fait-il que vous ne nous procuriez pas l'avantage de vous faire entendre par une conférence à votre passage dans notre ville?

Le collecto. — Mon cher, je suis énormément fatigué, et demain il faut que je sois à Grenoble.

L'anarchiste. — Et en revenant de Grenoble, par exemple, avec deux ou trois jours de repos.

Le collecto. — Je ne repasserai pas par ici. Quelle est la vente des journaux le *Proletaire* et la *Lutte* ou *Drapeau noir*?

L'anarchiste. — La vente du *Proletaire* est de trois ou quatre exemplaires et celle de la *Lutte* est de soixante-quinze à quatre-vingts.

Le collecto (se croisant les bras en regardant le plafond comme un père capucin le ciel). — Alors, il n'y a pas de parti ouvrier, ici?

L'anarchiste. — Oh! si. Il y a bien un groupe de douze à quinze personnes travaillant comme le papa Buyat, député, en comité privé d'intimes coteries et gardant leurs programmes et leurs mouvements anti-révolutionnaires pour les prochaines élections municipales.

(Le collecto étonné).

L'anarchiste. — Vous donnerez bien une petite réunion à la hâte?

Le collecto. — Je ne veux point me trouver avec les anarchistes. D'ailleurs ce ne sont que des enfants.

L'anarchiste. — Il est fort heureux que la jeunesse vienne avec nous, car c'est elle qui fera la révolution; seulement je vous ferai remarquer que, moi, je ne suis pas de la première jeunesse.

Le collecto. — Oui, mais vous ne tenez pas le même langage qu'eux.

L'anarchiste. — Pardon, je tiens absolument le même langage. Du reste, un anarchiste ne se départ jamais de la vérité, dût-elle lui coûter la vie.

Après cet entretien, le compagnon

emmena le citoyen Allemane dans son milieu, c'est-à-dire vers le pontife des collectos de Vienne (il y eut un dégonflement de chaque côté, je ne vous dis que ça!).

Le soir du 19 août, les collectivistes se firent un devoir de le conduire au Cercle progressif des travailleurs constitué de tous les éléments politiques ou sociaux, mais tout se borna à une causerie intime, en particulier, c'est-à-dire chacun à sa table. Mais il se dégage un fait assez frappant d'après les communications des citoyens qui eurent l'avantage de l'entendre dans leur intime conversation, il leur aurait avoué que, partisan du parti ouvrier, il faisait partie de l'extrême-gauche.

Ce fut une surprise pour nous en même temps qu'une grande nouvelle, quand il nous apprit qu'il y a un centre-gauche, une gauche et extrême-gauche, etc., etc.

Est-ce que le Quatrième-Etat serait constitué... hein!

Travailleurs, méfiez-vous des men- diants de candidatures.

Vive la Révolution!

Un anarchiste.

LA PROPRIÉTÉ

(Suite et Fin)

Nous devons profiter de tous les moyens qui sont en notre pouvoir pour leur rappeler que nous avons crocs et griffes, et qu'il peut y avoir quelques dangers à nous exploiter, nous devons chercher à répandre autour de nous et à réveiller cet esprit de révolte qui, après tout, existe dans tous les cerveaux, afin que dans les moments de crise ils agissent avec fruit, et que quand la misère a posé ses griffes sur l'un des nôtres et qu'elle l'entraîne à disparaître brusquement de la vie, il faut que cet esprit de révolte le pousse à se venger sur ses exploiters, au lieu d'aller bêtement se suicider dans un coin sans profit pour personne, il faut enfin que nous nous dépouillions de tout préjugé; la bourgeoisie nous a réduits à vivre au jour le jour, d'être toujours en lutte avec la pauvreté, de restreindre enfin notre propagande, nos ressources ne nous permettant pas de l'étendre, il faudra que, chaque fois que cela pourra se faire avec profit, mettant en pratique nos théories d'appropriation révolutionnaire, faire des emprunts forcés au coffre-fort de nos exploiters pour les besoins de la propagande. On nous appellera voleurs et on nous traitera en conséquence; que comporte l'épithète de voleur pour être une injure? c'est que le mot voleur implique l'individu qui veut vivre sans rien faire, vivre aux dépens de la société. Nous pourrions leur retourner l'injure et leur démontrer que leur société n'étant basée que sur l'antagonisme des intérêts, c'est le vol qui en est la principale industrie. En effet, voleur le patron qui nous exploite; voleur le commerçant qui nous fraude sur le prix ou le poids de la marchandise qu'il nous vend, vol bien souvent compliqué d'empoisonnement lorsque pour augmenter ce qu'il appelle son bénéfice, il falsifie ladite marchandise avec des ingrédients plus ou moins malsains; voleurs, tout ce qui compose leur échelle administrative, depuis l'échelon le plus infime jusqu'au grade le plus élevé; voleurs tous, puisque leur travail, payé par la société tout entière, n'est utile qu'à la légalisation des abus dont nous souffrons.

Donc, nous concluons, si nous proclamons le droit à la révolte, contre l'organisation actuelle et les lois existantes et le droit par la société de s'emparer de la propriété, c'est parce que cette organisation nous écrase, et que ses lois sont faites contre nous, nous ne reconnaissons à personne du reste, le droit de dicter des lois; pour nous, les relations entre individus ne doivent être réglées que par des contrats librement acceptés par eux, et qu'ils peuvent rompre du jour où ils ne répondent plus à leurs aspirations; enfin, nous proclamons notre droit à la force, non seulement parce que nous reconnaissons notre émancipation impossible autrement, mais encore parce que nous sentons que par le développement et le perfectionnement de l'outillage mécanique, il se trouvera d'ici peu un excédent de bras que la bourgeoisie aura intérêt de faire disparaître, nous voulons donc nous organiser et dé-

montrer à nos camarades qu'ils ont à se préparer pour cette éventualité afin de ne pas se laisser arracher encore une fois le pouvoir des mains, en se contentant de changer des individus, mais qu'ils doivent faire table rase des institutions qui nous régissent, qu'ils doivent s'emparer de cette propriété qui sert à les exploiter, que non seulement ils en ont le droit naturel, mais encore parce que leur émancipation ne sera complète et possible qu'une fois ce fait accompli.

AUX DÉSESPÉRÉS

O vous, qui, acculés aux dernières limites de la souffrance, cherchez dans le suicide l'oubli de vos infortunes, que ne tentez-vous de rendre un dernier service à l'humanité?

Manque-t-il donc de coupables à frapper avant d'accomplir le sacrifice suprême?

Est-ce la crainte de la honte qui vous retient? Mais un acte absolument désintéressé n'est jamais considéré comme un crime! Puis, qui sait? si ceux qui se précipitent volontairement dans le néant commencent à se transformer en justiciers populaires, les législateurs comprendront la leçon et ne tarderont pas à fabriquer des lois moins inhumaines.

Trois fois à Rome, l'exécution d'un tyran fut le signal du réveil de la liberté publique.

En cas d'insuccès, vous emporteriez dans la tombe l'admiration des contemporains et les bénédictions de tous les malheureux.

Représentation à Montbrison

AFFAIRE TRICOT

PRÉSIDENCE DE JACOMET

Les débats de cette affaire ont eu lieu à Montbrison, le 14 courant.

Nous n'entrerons pas dans le détail des dépositions hostiles, elles émanaient toutes de policiers de Roanne, au nombre de huit et du commissaire spécial de la sûreté de Lyon, le fameux Perraudin, dit « l'Apollon du Belvédère. » Ils ont, naturellement, tous déclaré que le compagnon Tricot avait proféré des menaces contre la bourgeoisie en général et contre l'affameur roannais, nommé Bréhard, en particulier, paroles prononcées en réunion publique, à Roanne, le 10 juin dernier.

C'est l'illustrissime, l'inoubliable Jacomet qui préside; il n'a pas embelli, sa figure bouffie et bourgeonnée porte la trace indélébile des vices dont ce triste personnage est pétri.

Les douze pantins nommés jurés sont en place et le spectacle commencé; derrière le président, nous remarquons deux jolis minois qui couvent du regard le beau Jacomet, la fête ne serait pas complète sans la présence du sexe.

Allons, en avant la musique! dzin... boum, boum!... Les témoins à charge défilent avec une monotonie désespérante; on dirait des perroquets récitant une leçon apprise par cœur.

Notre ami n'avait fait citer qu'un témoin à décharge qui puisse témoigner de sa parfaite moralité.

Voici en quels termes sa déposition a été faite:

« Je connais Tricot depuis longtemps déjà, je puis mieux que personne vous renseigner sur ses habitudes, ses mœurs et son caractère.

« C'est un homme laborieux, bon père et bon époux, excellent ouvrier mécanicien, se livrant avec ardeur, en dehors de son travail, à l'étude des questions sociales.

« Voilà l'homme que vous avez réussi à traîner sur les bancs des accusés; non content de lui faire un crime pour quelques paroles un peu vives prononcées dans le feu de l'improvisation, on cherche à le salir comme homme privé.

« Eh! messieurs, il n'est pas difficile de deviner d'où sortent ces délations, lancées contre chacun des nôtres dès qu'il s'écarte du sentier étroit de la légalité bourgeoise; M. Perraudin pourrait nous renseigner là-dessus.

« C'est l'œuvre de cette police infâme, que tout le monde déteste et flétrit, de la police impériale en un mot. »

Le procureur de la République. — Je ne permettrai pas de dire que nous avons une police impériale; si le témoin continue sur ce ton, je requerrai contre lui.

Le président. — Vous n'êtes pas là pour faire une conférence, vous me semblez un coreligionnaire de Tricot?

Le témoin. — Absolument, monsieur.

Le président. — Allez vous asseoir.

Le procureur prononce un réquisitoire où sont accumulées toutes les redites habituelles en pareil cas.

Il donne ensuite la parole à Tricot, qui présente lui-même sa défense d'une façon énergique et éloquente.

Le compagnon Tricot, dont nous avons la défense *in-extenso*, n'avait pas cru utile que nous la publiassions, mais devant la mauvaise foi d'un certain journal auxiliaire de la police qui cherche à dénaturer le sens des expressions de notre ami, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les principaux passages de cette défense qui, de l'avis même des adversaires présents, est irréprochable comme forme et comme fond.

La première partie de cette éloquente plaidoirie s'attache à faire justice des calomnies dont on l'a abreuvé; il s'exprime ainsi:

C'est dans cet ordre d'idées que je répondrai, et j'espère arriver sans peine à vous démontrer deux choses: 1^o que ma conduite antérieure est à l'abri de tout reproche; 2^o que ce serait faire une outrageante violence au bon droit et se moquer grossièrement du bon sens, que de me condamner pour avoir eu la hardiesse, bien excusable, ce me semble, si nous sommes vraiment en république, de déclarer tout haut ce que la grande majorité de la nation pense tout bas contre la bourgeoisie et d'exprimer publiquement contre cette classe égoïste, insolente et oppressive, des sentiments semblables à ceux que les bourgeois eux-mêmes exprimaient contre la noblesse à la veille de 89.

Il raconte sa vie passée tout entière à travailler et à aimer sa famille, il trouve des accents touchants et indignés quand il parle de ses enfants qu'on lui a empêché d'embrasser à son départ de la prison Paul.

Nous ne pouvons, vu l'exiguité de notre format et nous le regrettons, publier *in-extenso* cette deuxième partie de cette belle page anarchiste.

Il s'applique à démontrer que les propos tenus dans la conférence du 10 juin, à Roanne, n'ont rien de délictueux, car si nous sommes en République on doit pouvoir émettre toutes les opinions.

Le compagnon Tricot dit:

Voici un journal qui a publié, bien avant l'acte d'accusation, un entrefilet sur la conférence du 10 juin dernier, ce journal est du 13 et dénonce au parquet, avant M. le commissaire de police le passage relatif au sieur Bréhard, et voici ce que dit ce journal: « Quant à lui, Tricot, il sera bien heureux, oui bien heureux, le jour où il apprendra qu'un Bréhard quelconque aura été trouvé mort un poignard dans la poitrine. »

Vous le voyez, aussi subversif que doit vous paraître ce passage, il démontre parfaitement qu'il n'était pas question de M. Bréhard de Roanne, mais d'un Bréhard quelconque, c'est-à-dire d'un patron inhumain, d'un affameur enfin, qu'il soit de Roanne ou de Delle, des Martignes ou de Landerneau.

Il reste cependant encore cet espoir au ministère public, c'est de vous voir, pour des raisons qui, mauvaises à mes yeux, peuvent paraître excellentes aux siens, considérer comme connexe au fait de provocation directe au renversement de la bourgeoisie, le seul fait de provoquer directement à une organisation ayant pour but de préparer ce renversement en semant sur tout le territoire de la France et sur toutes les frontières, des bataillons révolutionnaires, ou si vous aimez mieux des groupes anarchistes, je n'en entends et n'en ai jamais entendu d'autres, quoiqu'en ait pu croire quelques-uns de mes amis, bien mieux encore, en invitant tous ces groupes à s'appliquer spécialement à l'étude des moyens les plus propres à se débarrasser promptement et vite de la bourgeoisie au jour de la Révolution. Vous voyez j'y vais la poitrine découverte.

Eh bien! comme je veux ne vous laisser aucun atout en mains et bien vous démontrer que ce serait manquer absolument aux règles de la justice et du bon sens que de me condamner, j'admets un moment cette connexité en laissant libre mon avocat, cependant de la détruire dans un petit instant et je vais vous démontrer que, lors même que j'aurais dit et crié à tue-tête aux travailleurs (ce qui n'est pas, ne l'oublions point), dans la conférence de Roanne: Révoltez-vous dès aujourd'hui, faites tomber des maintenant, les bourgeois sous vos coups au lieu de leur avoir simplement dit: Organisez-vous pour la révolution future et étudiez les moyens de faire tourner cette révolution à votre profit quand elle éclatera; je vais vous démontrer que, lors même que j'aurais dit cela, vous ne pouvez me condamner, car de tels sentiments, tout subversifs qu'ils puissent paraître, reposent sur un droit qui à toujours été et sera toujours au-dessus de toutes les lois quel que soit le régime existant, car c'est celui qu'ont les opprimés de tenter au renversement des oppresseurs.

C'est d'ailleurs de ce droit là, souffrez que je vous le rappelle, dont se sont réclamés vos pères opprimés en 89 pour renverser leurs oppresseurs, c'est-à-dire les nobles.

C'est de ce droit là qu'ils se sont réclamés quand ils ont démolé, brûlé les châteaux et les bastilles, et planté au bout de leurs piques, les têtes de leurs seigneurs.

Vos pères, en sont-ils pour autant considérés comme des pillards, des incendiaires et des assassins ?

Non, bien au contraire, c'est à qui, chez nos hommes politiques, parmi lesquels je ne désespère pas voir assis un jour, M. le procureur de la République, ni même l'honorable magistrat qui préside à ces débats ; c'est à qui, dis-je, glorifiera dans de brillants écrits ou de pompeux discours, les révolutionnaires de 89 et de 93, et chaque année nous voyons à leurs appels la France presque tout entière se lever enthousiaste et naïve, pour célébrer dans une grande solennité, dite fête nationale, l'anniversaire de la Révolution bourgeoise.

Comment se fait-il donc que les mêmes hommes qui glorifient ceux qui ont renversé les oppresseurs du passé, veulent qu'on traite en criminels ceux qui veulent renverser les oppresseurs du présent.

Qui peut m'expliquer cette étrange contradiction ?

Peut-être me dira-t-on qu'il n'y a en France pour le moment, ni oppresseurs, ni opprimés, et par conséquent inopportunité de faire la Révolution.

Je voudrais bien être de cet avis.

Malheureusement les faits sont là pour nous montrer les oppresseurs dans les bourgeois, et les opprimés dans les travailleurs.

Les faits sont là pour nous convaincre que les bourgeois sont comme les nobles qu'ils ont renversés, et peut-être à un plus haut degré des êtres pétris d'orgueil, d'égoïsme et d'inhumanité, puisant froidement, sans scrupule, sans pitié, la satisfaction de tous leurs desirs dans les fatigues, les privations et le sang des travailleurs.

En effet, ne voyons nous pas les bourgeois habiter de saines et spacieuses demeures, et les travailleurs loger dans des taudis étroits et infects ?

Ne voyons nous pas les bourgeois avoir leur table constamment chargée de bons mets, d'excellents vins, avoir en hiver d'épais vêtements, des appartements bien chauffés, et les travailleurs boire de l'eau ou du vin frelaté ne point manger leur soult, et grelotter dans la froide saison sous de mauvais habits ou dans leur logement mal fermé et suintant d'humidité ?

Ne voyons nous pas les bourgeois envoyer leurs enfants dans les meilleures écoles, afin qu'ils y fassent de brillantes études qui plus tard leur permettront d'occuper les places les moins fatigantes, les plus honorées et surtout les plus largement rétribuées, et les travailleurs être forcés faute de pain de priver leurs d'instruction et de les jeter dans la corruption morale et physique des fabriques et des ateliers, où ils deviennent, bien avant d'être formés, les machines, les bêtes de somme et les esclaves des exploités ?

Eh bien ! quand toutes ces choses existent me direz vous que l'égalité règne en France et qu'il n'y a aujourd'hui, dans notre pays, ni opprimés, ni oppresseurs ?

Et contesterez vous à ceux qui souffrent d'un pareil état de choses, le droit de tenter au renversement de ceux qui ont l'inhumanité d'en retirer profit ?

Et enfin, ne sentez vous pas dans votre conscience, combien il serait inique de me traiter en criminel pour avoir hautement affirmé un droit aussi juste, et que vos pères ont, dans la Constitution de 93 nommé le plus grand, le plus saint, le plus sacré de tous les devoirs ?

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Mont-sous-Vaudrey, 15 septembre 1883

Chose promise, chose due ; je vous avais promis une lettre, je vous l'envoie. Si elle vous ennuie, faites-en des choux, des raves, ça m'est égal ; je ne suis pas faraud, voyez-vous, et Polyte le braconnier sera toujours des vôtres, quand même.

Ah ! mes chers amis, j'ai bien songé depuis la fameuse entrevue de la semaine passée. C'est que, voyez-vous, c'est plus sérieux que vous ne pouvez vous le figurer ; car, sachez-le bien, amis lyonnais, tout ce qui se mitonne à Mont-sous-Vaudrey, ne vous en déplaît aucunement, est toujours arrivé. J'ai quelquefois entendu parler de révocation administrative, de récompense à accorder, eh bien, voyez-vous, ce qui a été dit, ici, est toujours arrivé : et quand on parle de Majesté Louis-Philippe II, je ne doute pas le moins du monde que ça arrive bientôt. Aussi, est-ce convaincu de la possibilité de l'événement que j'ai réfléchi, et quoique je ne vous connaisse pas, vous sachant braves comme vous êtes, je n'hésite pas à vous faire l'entière confiance de mes pensées intimes. Voici :

Jedi soir, vers minuit, je venais de trainer mon filet le long d'un sillon où je savais surprendre une belle paire de perdrix grises. Après ma capture, seul au milieu d'une nature endormie qui invitait à la rêverie, je fis les réflexions suivantes :

Si le comte de Paris prenait fantaisie de s'appeler Louis-Philippe II, qui l'en empêcherait ? Le premier venu répondrait : le peuple républicain ! Moi je réponds : c'est pas vrai !! La preuve, la voilà : Est-ce qu'à l'avènement de Louis-Philippe I^{er}, de Charles X, de Badinguet, le peuple a pu y mettre empêchement ? Non. Et compagnons, croyez-moi, les pères d'autrefois valaient les fils d'aujourd'hui, et cependant, tandis que l'on barricadait, que l'on tirait aux quatre coins de la France, ces messieurs s'installaient tranquillement aux Tuileries. Le lendemain le prêtre bénissait le nouveau monarque, le juge lui léchait ses bottes, et le peuple regardait bêtement.

Ce qui a eulieu jadis existera demain ; si la chose se fait, je suis peut-être sévère, et si vous imprimez ma lettre, peut-être en fera-t-elle bondir ; non pas de colère, ils sont moutons, mais d'orgueil froissé.

Bien des petits jeunes gens qui, pour être en tout et partout à la mode, se disent républicains. — Républicains, vous ! Allons donc ! Vous ne savez même pas ce que c'est que la République. — Comment ! depuis treize ans, vous vous laissez mener par des légitimistes, par des badingueurs, des philiparts (ceux d'aujourd'hui sont des philiparts, je le sais), en un mot, par toute la clique de haute volée française ! et c'est ce que vous appelez la République ? Allons donc ! vous êtes des farceurs ou des imbéciles.

Hippolyte, le braconnier, sait peu de chose, mais il va vous dire quand même ce qu'il croit être la République :

La République, c'est la liberté pour tout le monde, le bien-être pour tout le monde, l'égalité entre tous, et ce que vous avez, aujourd'hui, c'est le contraire de tout cela. Est-ce vrai, oui ou non ?

Pour défendre la République, il faut des républicains. Oh ! ce n'est pas que je veuille dire qu'en France il n'y en a pas ? Si, il y en a, et les amis du *Drapeau noir*, eux, le sont républicains. Ah ! je les ai bien reconnus comme tels, ceux-là, car ils ne veulent ni autorité, ni maîtres, ni juges, ni prêtres, ni soldats ; ils veulent être libres enfin.

Mais aussi, comme la tyrannie actuelle les poursuit, les condamne, leur ravit pour longtemps leur liberté. C'est qu'ils deviendraient gênants, et qui peut dire, où ils seront demain. Ils veulent établir le règne de liberté et de justice, et l'on veut en toute fin rétablir la royauté.

Ventre de biche ! Il est probable que la veille du coup, on vous prendra tous, chers amis, mais ils ne feront tout de même pas tout ce qu'ils voudront ; car, qu'ils le sachent, s'il prend fantaisie à un Philippart quelconque de vouloir s'asseoir sur la chaise percée de ses pères pour empoisonner la France, Hippolyte (qu'on ne prendra pas lui, car on ne le connaît pas), quittera la montagne, partira pour Paris, ou Versailles, n'importe : et non de Dieu ! je n'ai jamais manqué mon lapin, je ne manquerai pas celui-là !

Le Braconnier.

Tribune Révolutionnaire

Les anarchistes de Paris qui ont assisté à la dernière réunion de la salle Horel et ceux qui voudraient intervenir dans les questions qui s'y sont débattues sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le mercredi 26 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la même salle.

Il y sera traité aussi de la formation d'un nouveau comité permanent de secours aux familles des prisonniers politiques et révolutionnaires.

Réunion publique organisée par la ligue de la grève des loyers et fermages. — Mercredi 26 courant, à huit heures et demie du soir, salle du Commerce, 94, rue du Faubourg-du-Temple, Paris.

ORDRE DU JOUR

Travailleurs et propriétaires.
Suspension générale du paiement des loyers.

Entrée : 0,25 centimes.

La Commission.

Marseille. — La grève des ouvriers ébénistes continue toujours animée par l'esprit de solidarité de tous les travailleurs. La commission exécutive invite les

ouvriers ébénistes qui auraient l'intention de se diriger sur Marseille de s'abstenir d'y aller jusqu'à la fin de la grève.

Une liste de souscription, pour leur venir en aide, est déposée au bureau du *Drapeau noir*.

Saint-Etienne. — Nous publions ci-dessous le compte rendu d'une réunion du parti ouvrier stéphanois, que nous avons reçu trop tard pour insérer dans notre dernier numéro.

Le grand parti ouvrier socialiste révolutionnaire français avait organisé une réunion au cercle du Travail. L'ordre du jour portait : Radicalisme et socialisme révolutionnaire.

C'est l'inimitable Chalumeau, un fumiste de la plus belle eau, qui pérorait dans toutes les réunions, sans que l'on n'ait jamais compris ce qu'il voulait bien dire, qui commence le feu.

Pour lui, les radicaux sont de vulgaires farceurs, ils seraient au pouvoir qu'ils ne feraient ni plus ni moins que les opportunistes ; si vous voulez vous émanciper, ralliez-vous au *grand parti ouvrier*, qui seul peut combattre avec efficacité la bourgeoisie ; envoyez au Parlement, dans les assemblées municipales et départementales des ouvriers comme Joffrin, comme moi Chalumeau, et vous verrez si nous sommes aptes à faire de la bonne besogne, et de cette façon-là nous confondrons les anarchistes qui nous disent que nous ne pouvons rien obtenir par le suffrage universel.

Chalumeau se retire désappointé, la salle entière lui riant au nez, à l'exception de son ami Coupât et d'un autre ami qui, dit-on, est clerk d'huissier.

Enfin, l'on voit que la réunion sera intéressante.

La réunion étant contradictoire, le compagnon Dumas, en peu de mots, met à néant ce que nous a rabâché Chalumeau. Vous nous dites que les radicaux veulent se mettre à la place des opportunistes. C'est absolument comme le parti ouvrier qui, lui aussi, veut se mettre à la place des radicaux : Vous n'avez rien à vous reprocher de part et d'autre, l'ambition seule vous guide et vous fait agir, et la plupart des citoyens qui déclarent appartenir au parti ouvrier savent fort bien que le seul remède à la situation, est la Révolution violente ; et la salle entière d'applaudir au grand désappointement des quatre collectivistes qui ont survécu à la grande catastrophe du Congrès national, tenu l'année dernière dans notre localité, où les meneurs du parti ouvrier ont laissé voir le bout de l'oreille, et jeté bas le masque révolutionnaire dont ils se couvraient, pour se montrer de futurs gouvernants et de futurs fusilleurs du peuple, qui, nous l'espérons bien, pour le bonheur de l'humanité tout entière, ne verront jamais leurs tristes rêves se réaliser.

Enfin, voici l'ami Coupât, l'ex-abstentionniste, la terreur des Stéphanois il y a quelques années, qui a tellement mis de l'eau dans son vin, que ce n'est plus qu'une exécrable piquette ; il est tout étonné de voir qu'ils avaient invité les radicaux et que la salle est bondée d'anarchistes. *Eh bien, il paraît que le demi-quarteron a niché !* N'est-ce pas citoyen Coupât qu'ils sont embêtant ces anarchistes, pas moyen de leur monter le cou, pas moyen de se faire nommer délégué au congrès national de Paris. Pourquoi ne sont-ils pas tous à Clairvaux ?

Pour l'ami Coupât, le communisme est une utopie, la terre ne produisant pas assez pour nourrir ses habitants, et si chacun consommait à volonté la famine ne tarderait pas de régner : *Faut-il être collectiviste pour avancer des aneries pareilles.* Vous nous dites, citoyen Coupât, que vous avez beaucoup lu et beaucoup étudié, je ne vous le conteste pas. Mais où diable avez-vous lu les bêtises que vous nous racontez. Mais si le révérend père Malon vous entendait, il vous renierait comme disciple ; il faut être bien pauvre en argumentation pour oser dire que la terre ne produirait pas assez pour nourrir ses habitants. Vous n'ignorez pas assurément, *vous qui avez beaucoup lu*, que dans certaines contrées, un tiers du terrain n'est pas cultivé, en un mot, ne produit absolument rien, et qu'au lendemain de la Révolution, où tous les bras seront appelés à produire, y compris les commissions de statistique et autres, que la terre, en un mot, sera révolutionnée, comme l'aura été la société, chacun pourra consommer large-

ment ce dont il a besoin et sans que cela soit préjudiciable à la société.

Comment, vous un des malins du parti ouvrier, qui devient de plus en plus bourgeois, et de moins en moins nombreux, à notre plus grande satisfaction, vous êtes obligés, pour réfuter les théories communistes anarchistes, d'avoir recours à de tels expédients, cela n'est point fait pour nous décourager. Allons, frères, du courage, et bientôt nous assisterons aux obsèques de ce qui fut un jour le grand parti ouvrier.

AVIS

Les dépositaires de la brochure : *Le Procès des Anarchistes*, sont priés de vouloir bien envoyer le montant de ce qu'ils doivent au plus tôt.

S'adresser au compagnon Puillet, rue Mazenod, 106, à Lyon.

PETITE POSTE

Choix, à Paris : La remise est de 25 0/0.
Monin, à Essonnes : Les règlements se font par mandat-poste tous les mois.

Duboc, à Paris : Avons reçu les deux envois.

Frédéric Borde, à Bègles : Avons reçu le numéro de septembre, connaissons pas la lettre en question.

R. Gausseus, à Libourne : Avons perdu votre adresse.

A l'auteur de l'article *L'avenir*, Lyon : Nous ne connaissons pas votre signature.

Cassius, à Paris : L'article *les Forces de la nature* nous est parvenu, mais il manque les quatre premiers feuillets.

Au citoyen Louis, à Lyon : Nous serions heureux de faire votre connaissance, passez donc au bureau, le soir, de 8 à 10 heures.

Petit, à Paris : Ayant perdu votre adresse, nous n'avons pu expédier.

Bourliand, à Paris : L'article en question ne nous est pas parvenu.

SOUSCRIPTION

Ouverte dans le *Drapeau noir* pour les détenus politiques

Report des listes précédentes.....	367 15
Un anarchiste de Libourne.....	2 50
Une amie de Louise Michel.....	25
Le groupe l'Etendard révolutionnaire.....	2 30
Nesme.....	50
Un piemontese anarchico.....	75
Collecte faite à l'enterrement civil de la petite Jessa.....	2 15
Quelques comp. du groupe le <i>Poignard en main</i> , vidant une bouteille de faux vin.....	50
Un anarchiste dijonnais.....	1
Une amie de Louise Michel.....	30
Collecte faite salle de l'Alcazar, le 16 septembre.....	44 45
Louis Antoine.....	20
Un ex-détenu.....	1
Total.....	428 05
Versé à la commission de répartition.....	36 20
Total.....	386 85

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE

Report de la liste précédente.....	42 85
Un anarchiste de Libourne.....	2 50
Un anarchiste.....	1
Une amie de Louise Michel.....	25
Le groupe l'Etendard révolutionnaire.....	2 30
Le quart d'une collecte faite salle Rivoli, à Paris, le 8 septembre.....	5
Un piemontese revolucionario.....	25
Vebut, de Bazincourt.....	1
Joseph, de Gisor.....	50
Une amie de Louise Michel.....	20
Excédent d'écot entre anarchistes à l'Alcazar.....	1 40
Total.....	57 35

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE Procès des Anarchistes

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel
Interrogatoire et défense de chaque accusé, in-extenso

Cet ouvrage forme un volume grand in-8° de plus de 200 pages.

Prix : 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser :

Pour Lyon, au bureau du journal le *Drapeau noir*, rue de Vauban, 26 ;

Pour la province, au citoyen Puillet, rue Moncey, 112, Lyon.

Le Gérant : F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)